

N° 20 - 7 MARS 1929

# CINÉMONDE



IVAN MOSJOUKINE

1 fr

CINÉMONDE  
PARAIT LE  
JEUDI

Directeurs :  
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

**CINÉMONDE  
ACTUALITÉS**

**On tourne...**



Brigitte Helm et Ivan Mosjoukine tournent *Manolesku, roi des Bandits* pour la Ufa. (Ci-dessous.)

PHOTO RAOUL BARBA J.  
MONTE-CARLO



Après une scène délicate de *Tarakanova*, que Raymond Bernard réalise actuellement pour Franco-Film, André Brunelle et Antonin Artaud viennent se reposer au soleil, assis sur un des canons dont les gueules de bronze tonneront prochainement dans les grandes scènes d'extérieurs.



A Chamonix, Monty Banks (à l'arrière) et son directeur, M. Harry Lachmann (devant) gagnent, en autochenille, un site de montagne pour y tourner une scène de *The Compulsouf Husband*.

Dans le désert, Dolly Davis, Claire Rommer et Georges Charlia attendent les prises de vues (*Orient*, film de Sofar). (Ci-dessous.)

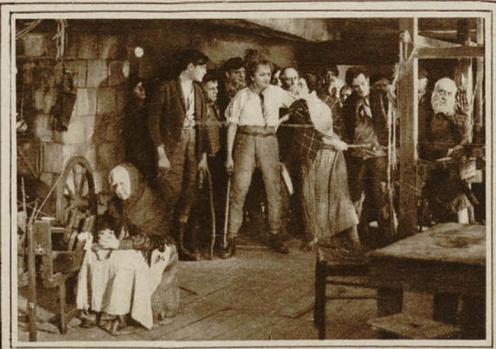


Une scène d'émeute: *Les Tisserands* (d'après Gerhardt Hauptmann) que Ratisbonne présentera à Paris, le 11 mars. (Ci-dessous.)

Betty Amann et Gustav Fröhlich, les interprètes principaux du nouveau grand film de la production Eric Pommer, de la Ufa: *Asphalt*.



Au cours de prises de vues de *S.O.S.*, réalisé par C. Gallone: de gauche à droite, assis, Carmine Gallone, debout, Gina Manès, M. R. Pines, directeur de la Sofar, Liane Haid et André Nox, en clowns. (A gauche.)



**LEURS  
ALTESSES...**

**1. Louise  
Lagrange**



... dans *Mon Homme*,  
AVANT "LE RUISSEAU"



... à Nice, pendant qu'on tournait *Le Ruisseau*.

**Q**UELLE est l'insolente qui ose bavarder et rire pendant que je donne des ordres?...  
Nous ne sommes pas dans une classe enfantine, comme pourrait le faire croire cette interpellation, mais aux Studios Gaumont, peu de temps avant la guerre. Le maître, dissipé, c'est une figurante de treize ans, toute frêle en son travesti de page.  
— Ah! c'est toi, comment t'appelles-tu?  
— Louise Lagrange, murmure le page moqueur qui, soudain, redevient une petite fille craintive.  
— « Eh bien! avant de t'en aller, tu passeras par mon bureau.  
Toute confuse, redoutant des reproches, qui sait? peut-être des sanctions, la débutante obéit.  
— Allons, relève le nez, montre-moi ta figure...  
« Tu es trop bavarde mais pas trop vilaine. Je te ferai tourner dans mon prochain film... Seulement, il faudra te vieillir. Tu joueras le rôle d'une jeune fille amoureuse et poitrineuse... et, pour le moment, tu n'as l'air que d'une gosse!...  
Quels mots pourraient décrire la joie de cette



Le sourire charmant de la Princesse.



en une heure, les prises de vues expédiées en huit jours. Et Louise Lagrange tourne, tourne, avec Feuillade, avec Perret, avec Burguet, des comédies et des drames, sans négliger pour cela de se présenter au Conservatoire et d'y obtenir un second prix, un premier prix de comédie.  
Engagée à la Comédie-Française, elle y effectue trois débuts: *Psyché*, *L'École des Femmes* et *Il ne faut jurer de rien*. Mais on sait qu'aux yeux de l'austère Maison, la jeunesse est une tare. Louise Lagrange est trop active, trop vivante, pour contempler patiemment l'ascension de son nom sur l'affiche: elle quitte la Comédie pour les Boulevards. En ce temps-là, ces sortes d'exodes se passaient à l'amiable, sans bruit, sans procès, sans publicité...  
Mais — c'est encore la faute de l'Amérique! — un homme passa, qui décida la jeune artiste à repartir sur l'écran et l'emmena tourner un film en Tunisie. Je ne sais ce qu'il advint du film, mais je sais que la vedette épousa le producteur et, renonçant à sa double carrière, le suivit au delà de l'Océan...  
... Des cris joyeux d'enfants... et deux petites silhouettes habillées pour la nuit font irruption dans la pièce où je bavardais avec leur mère — leur mère! n'est-elle pas plutôt leur grande sœur? Petit bonhomme, petite bonne femme, presque semblables en vos amusantes robes de chambre, c'est vous, sans doute, qui avez failli nous priver pour toujours de notre vedette, de notre princesse... Les princesses de légendes sont toujours un peu fées. Le charme de Louise Lagrange ne se peut mieux expliquer. Fée, mais humaine! Nulle ne sait mieux souffrir, pleurer, s'immoler, implorer, mourir. Oh! douleur àpre de Lolette, pitié désespérée de Grâce de Plessans... — « Et pourtant, m'a-t-elle affirmé, j'ai toujours été heureuse. »  
Cette phrase qui pourrait sonner comme un défi n'est qu'un hommage au destin. Heureuse par son art, par son mariage, par ses enfants, Louise Lagrange possède une force: sa confiance. Sa volonté marque chacune des étapes de son existence. Elle résout les difficultés d'un début, elle vainc l'opposition de son mari lorsqu'Herbert Brennan et Charles de Rochefort lui demandent de revenir au Studio. Elle obtient, après avoir joué *Mon Homme*, de persévérer dans un art qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer. Au prix de combien d'efforts raisonnés est-elle devenue la plus aimée de nos vedettes, l'émouvante et fine interprète de *l'Hacienda rouge*, des *Saltimbanques*, des *Marionnettes*, et surtout de *La Femme nue*, *La Danseuse Orchidée*, *Dans l'Ombre du Harem*, *La Marche nuptiale* et *Le Ruisseau*! Et peut-être sa volonté n'a-t-elle pas pour toujours renoncé au théâtre?...  
... Aux éclats de rire des enfants se mêle maintenant un rire masculin, franc, sympathique, un rire américain...  
Mais quoi? Si tard, déjà? Adieu, princesse un peu fée...  
Sabine BERNARD-DEROSNE.

A gauche: *La Marche nuptiale*.

# On verra cette semaine

## UN CERTAIN JEUNE HOMME

Comédie réalisée par Hobart Henley  
Avec Ramon Navarro, Carmel Myers,  
Marceline Day,  
Renée Adoré, et Huntly Gordon.

On est accoutumé à voir Ramon Navarro, éternellement antique, dans le rôle du prince juif Ben-Hur.

Mais ce jeune Mexicain si beau sait, peut, veut changer de peau et de caractère. C'est pourquoi après avoir été charmé par sa jeunesse dans *Un soir à Singapour*, le voici dans un film exquis : *Un Certain jeune homme*, où il incarne un jeune lord fantasiste, dissipé, débauché, dont les succès féminins ne se comptent plus.

Ce jeune lord : Gérard Brinsley, rencontre dans le train une adorable Anglaise, Phyllis Hammond, et s'en éprend séance tenante. Avec son compagnon, il fait supplémenter leurs deux billets, et de Paris gagne la côte d'Argent.

Et là, à Biarritz, Gérard, troublé par le charme pur de cette jeune fille, habitué aux conquêtes faciles, ne songe plus qu'à se marier, à épouser.

Hélas ! Mister Hammond a pris ses renseignements. Certes Gérard est noble et très riche. Mais il a une vie déplorable.

Mister Hammond refuse le mariage.

Or, Mrs Crutchley, la dernière maîtresse de lord Brinsley, vient le relancer à Biarritz, suivie de près de son mari qui la réclame à Brinsley. Phyllis sauve la situation en venant chercher le sac à main de Mrs Crutchley, qu'elle dit être le sien. Mais la jeune fille est décidée à rompre avec son indigne fiancé, dont l'infidélité semble flagrante.

Le soir même son père et elle reprennent le train pour l'Angleterre. Mais, dans le train, lord Brinsley se trouva aussi, repentant, déchiré de douleur. Et Phyllis va à lui et le recueille. M. Hammond sait bien qu'il lui faudra marier ces deux enfants. Et il s'y résigne...

Dans ce rôle plaisant, imprévu, excessivement moderne de séducteur, Ramon Navarro prouve une fantaisie, un humour, une finesse dont on ne l'aurait pas cru capable. Habillé comme un dieu, fort élégant, charmeur, avec des jeux de physionomie très drôlatiques, le jeune acteur emporte avec entrain ce film qui est, par ailleurs agréablement interprété par la douce Marceline Day, très Agnès, Renée Adorée, la sémillante Carmel Myers, et Huntly Gordon, père très aristocratique.

La réalisation d'Hobart Henley est excellente par son tour léger, et par l'enchaînement des détails. Les vues de la plage raccourcies avec de véritables prises de vues de Biarritz nous illusionnent sur l'authenticité du décor, et puis, comme la lumière est jolie, les femmes aussi, nous ne demandons qu'à croire que ce film américain fut fait à Biarritz.

## VISAGES OUBLIÉS

(Forgotten Faces).

Interprétation de Clive Brook,  
William Powell, Olga Baclanova, Mary Brian.

Se souvient-on de ce très beau film au titre odorant et mystérieux : *Héliotrope*? Il marqua les débuts en France d'une grande firme américaine aujourd'hui disparue, et nous apporta les possibilités du roman policier adapté intelligemment au cinéma.

*Héliotrope* eut en France un succès immense. Et voici qu'on a tourné une seconde version d'*Héliotrope*, mais sous le titre de *Visages oubliés*. Mais, réellement, pour de vieux cinégraphistes, rien ne peut être caché. Et nous avons bien reconnu le beau scénario dramatique, habile, étrange qui nous avait autrefois tant séduit, qui ne peut pas ne plus nous séduire...

Voici l'argument : deux voleurs très chics dévalisent des joueurs d'un casino de Floride, un soir... Mais le chef, Harry Adam, l'homme à l'héliotrope est cerné, acculé. Va-t-il être pris? Il se rue chez lui, et trouve sa femme avec un amant. C'est cette misérable qui l'a dénoncé pour être délivrée du remords. D'un coup de feu il étend l'homme et laisse fuir la femme terrifiée. Puis il emporte sa fille, tout son bien, tout son amour, et va déposer le bébé endormi au seuil d'une villa, avec, à ses côtés, un bouquet d'héliotrope.

Enfin, il se livre à la police. Pendant dix-sept ans, il supporte la réclusion, soutenu par la pensée de sa fille. Un jour le danger l'éveille dans sa cellule. Sa femme vient lui crier sa haine et lui annoncer qu'elle va reprendre ses droits sur l'enfant et la faire chanter, au moment où la jeune fille adoptée par les Deane va faire un beau mariage.

Harry Adam s'évade, et par pitié paternelle redevient l'homme à l'héliotrope. Il retrouve sa fille Alice. Puis se charge de torturer sa femme, en déposant chaque jour chez elle un bouquet d'héliotrope. Partout, la misérable croit sentir le subtil parfum de la fleur mauve. Un jour, elle se rend à un rendez-vous anonyme donné chez les Deane, à la nuit tombée. Elle y trouve le visage de son mari, visage oublié qu'elle voit surgir du fond du passé. Elle tire, puis s'enfuit, et tombe écrasée. Alice Deane s'éveille, voit le blessé dont elle ignore l'identité véritable, et son baiser donne au mourant volontaire une suprême joie.

Exaltant le plus beau des sentiments, l'amour paternel, ce film est d'une belle tenue. Je ne peux me rappeler si le premier avait cette émotion. Mais toutes ces scènes du père et de la fille sont bien touchantes. Tout comme l'atmosphère du début, avec le vol souple et silencieux, la poursuite de la police sont saisissants. Le remarquable visage noble de Clive Brook se prêtait au personnage de l'homme à l'héliotrope. Cetac-



Dans *Visages oubliés*, Clive Brook n'est pas bien rassurant.



Jack Holt est transformé en un amusant cheval par Alice Day, dans *Un certain jeune homme*.



Une lutte farouche pour le revolver, dans *Le Pays sans loi*.



Une scène du *Dernier Avertissement*, avec Laura La Plante et John Boles.

# à Paris

teur fait des progrès à chaque film. Olga Baclanova est une étonnante épouse, infidèle, dénonciatrice, suant la peur et la haine. Remarquable aussi, William Powell, et très jolie et angélique Mary Brian qui joue la fille d'Héliotrope.

Le nouvel Héliotrope doit connaître d'heureux jours placés ainsi sous le signe d'un des plus grands succès américains d'il y a huit ans.

## LE DERNIER AVERTISSEMENT

Mise en scène de Paul L'Éni.  
Interprétation de Laura la Plante,  
Montagu Love et John Boles.

Un film de mystère. Un acteur, Woodford, directeur d'un grand théâtre, meurt en scène, étrangement. Tout le monde dans le théâtre est soupçonné, en particulier la vedette, Doris Terry et le metteur en scène, Quayle. Mais il n'y a aucune preuve, l'affaire est classée, le théâtre ferme ses portes... Trois ans plus tard, un mystérieux auteur dramatique, Mac Hughes a convoqué, au théâtre qu'il a loué pour y reprendre la pièce pendant laquelle est mort Woodford, tous les témoins du drame, acteurs, machinistes, électriciens. Il se dit le meilleur ami de Woodford, et recherche l'assassin, qu'il finit par retrouver, le jour de la première représentation, dans le machiniste, qui « travaillait » pour le compte du propriétaire.

Ce scénario n'est rien. Mais ce film est intéressant par sa réalisation, qui laisse volontairement le détail policier de l'action pour se consacrer uniquement aux expressions et aux impressions de terreur.

Nous trouvons ici Laura la Plante, ancienne « flapper » sous un nouveau visage. Mais elle est aussi charmante dans la peur que dans la gaieté.

Montagu Love est mystérieux et sarcastique à souhait dans le rôle de Mac Hughes et John Boles est un Quayle bien séduisant.

## L'ARGENT

Réalisation de Marcel L'Herbier. Interprétation d'Alcover, Marie Glory, Brigitte Helm, Alfred Abel, Henry Victor, Yvette Guilbert, Antonin Artaud, Jules Berry.

Ce grand film français qui passa au Max Linder va prendre son vol circulaire sur Paris. Nombreux seront les Parisiens qui l'iront voir. Et ils y goûteront un plaisir pur, dégagé de considérations parasitaires. On aime *L'Argent* pour lui-même. Ne voyez pas là un ridicule jeu de mots. Le film de Marcel L'Herbier est d'une si grande classe, d'une valeur si haute, d'un style si personnel, d'une si éclatante grâce, que, ma foi, *L'Argent* doit attirer à lui tous ceux qui aiment le ciné, et ceux, plus nombreux encore qui doutent encore de lui. Car ils ne doutent plus.

Les scènes puissantes prises à la Bourse, avec les angles étonnants de prises de vues, montrant l'agglomération des hommes près de la corbeille centrale, hommes agglutinés comme des insectes, le départ grandiose, au montage rythmé comme une symphonie, de l'avion transatlantique, la faillite de Saccard, dont la haute émotion vous étreint, les luxueuses images de la soirée en l'honneur de *L'Argent*, qui déboulent par la beauté des décors, l'immatérielle splendeur de la photographie, la somptuosité de l'élégance féminine... tout fait de *L'Argent*, le plus grand film le plus représentatif de ce que l'intelligence, alliée au goût, et parée par la grâce, peut réaliser dans le domaine visuel.

*L'Argent* est à notre époque le film-type, le film explosif, le film fidèle miroir des événements profonds de notre temps.

Ne revenons donc pas sur cette production dont tant de journaux, et nous-mêmes avons vanté la réussite et les beautés, et signalons seulement, une fois de plus, la maîtrise du jeu d'Alcover, Saccard formidable, le charme pur de Marie Glory, la féline étrangeté de Brigitte Helm, la subtile impassibilité d'Alfred Abel en Gundermann, ainsi que la collaboration talentueuse de trente autres artistes excellents.

## LE PAYS SANS LOI

Dans *Le Pays sans loi*, nous trouvons des hommes féroces, et des bêtes idem. Nous ne savons pas lesquelles sont les plus terribles, des créatures verticales, ou de celles qui marchent à quatre pattes. Lutes entre hommes, combats contre les animaux, tout cela est simple, mais grand comme la nature elle-même qui nous apparaît ici dans sa sauvage beauté.

« Tout le monde discute et prétend comprendre, comme s'il fallait comprendre, alors que simplement il faut aimer ». (Claude Monet).

Lorsque vous écoutez une symphonie vous ne pensez pas à « comprendre ». Prenez le même état d'esprit lorsque vous regardez *Cinq minutes de cinéma pur*, l'admirable essai de Henri Chomette qui passe actuellement aux Agriculteurs-Cinéma, la nouvelle salle du 8 de la rue d'Athènes avec *Autour de l'Argent* de Marcel L'Herbier et *Shanghai* de Ralph Ince, avec Patsy Miller.

Un film de Fritz Lang, c'est un événement. Les nombreux admirateurs du célèbre metteur en scène seront peut-être un peu surpris par « Les Espions » mais ils ne seront pas déçus ; c'est toujours du beau cinéma.

# Les Espions

CETTE nouvelle œuvre de Fritz Lang est totalement différente de *Métropolis* dont elle n'a ni l'envergure, ni, non plus, les prétentions hautes.

C'est un drame moderne, sorte d'intrigue policière, et qui s'intitule modestement, sur le livre de Mme von Arbou : le plus grand complot des temps modernes fut, à la Censure, considérablement éminé, rogné, diminué. Ce qui fait qu'à la présentation, c'est une œuvre encore très longue, mais souvent fumuse, incompréhensible que nous vimes. Il nous resta de cette vision, une impression double d'admiration pour un rythme hallucinant, et d'étonnement devant certaines exagérations indignes du réalisateur de *Siegfried*...

Mais *Les Espions* valent qu'on les voie deux fois. C'est à vrai dire très prenant. Le public est infiniment gagné aux aventures et celles-ci, se déroulant à Londres, dans le milieu de l'Intelligence Service et d'une grande banque occulte ne peuvent que les séduire, encore que ceux qui connaissent les œuvres antérieures de Fritz Lang n'y retrouveront certes pas la beauté exaltée et la puissance massive qui marquaient *Métropolis*, *Trois Lumières* et *Siegfried*.

Un jeune policier du contre-espionnage s'est juré de découvrir le chef des espions dont l'organisation occulte s'étend dans Londres. Un traité d'alliance entre deux nations est volé par une affilée de l'organisation secrète. Le chef, Haghi, banquier respecté, ordonne à sa lieutenant, Lya Straska, de lui amener le jeune policier qui le gêne. Lya s'éprend du jeune homme et refuse de le livrer.

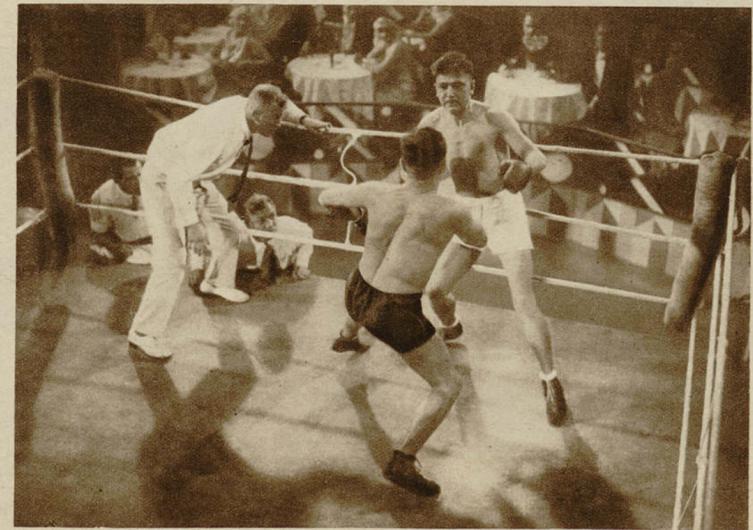
Haghi organise alors un départ de Lya vers la frontière russe, et tend un piège au policier qui doit partir par un train précédent. Des complices détachent son wagon du train qui file, tandis que dans un tunnel, le train suivant vient sur le wagon et le tamponne. Le jeune homme blessé revient à Londres avec Lya Straska qu'il a ravie aux agresseurs. Renseigné par elle sur l'identité du mystérieux chef, il fait donner l'assaut à la Banque. Mais la jeune femme est reprise par l'infâme Haghi qui dicte ses conditions : Si la banque n'est pas évacuée, je tue Lya Straska. Les dix minutes qui suivent sont atroces. La fumée envahit les couloirs de la banque. Mais Straska et le chauffeur du policier sont délivrés à temps. Haghi s'est enfui, lui qu'on croyait paralysique. Son dernier secret est percé : Haghi joue le soir sous le pseudonyme du célèbre clown Max Nemo.

On vient l'arrêter pendant son numéro. Il se suicide sur la scène, meurt dans une pirouette, et avec le sourire.

Comme on le voit, ce scénario est compliqué, intrigant, passionnant pour ceux qui aiment de débrouiller les fils des aventures policières.

Un match de boxe qui intéresse tout le monde, jusqu'à... l'arbitre!

PHOTO UFA



# un film...

On aimera le début du film, dont les images courtes, prises en mouvement incessant, provoquent un intérêt croissant. La fuite angoissante des deux trains, l'accident remarquablement réalisé sont du plus pur cinéma.



Gerda Maurus, la nouvelle vedette allemande, dans *Les Espions*.

Il y a aussi les scènes violentes et d'une intensité étonnante de la ruée dans la banque par l'auto blindée. Les amateurs de mystère seront servis avec *Les Espions*, où Fritz Lang a parfaitement réussi son atmosphère de cauchemar et d'horreur. Les scènes qui se déroulent dans la banque, dans le sous-sol, repaire des espions, sont d'une terrifiante beauté, décapée par l'immensité nue et massive des décors blancs.

Les interprètes ont joué avec beaucoup de foi et d'ardeur leurs différents rôles. Willy Fritsch est un excellent policier fin, séduisant, au jeu tout de mesure et de suggestion. Gerda Maurus au curieux visage hermétique, Lien Deyers très vipérine, Lupu-Pick qui campe avec beaucoup de classe un Asiatique dur et se faisant hara-kiri après la faute, sont des interprètes de race. Tout comme Rudolph Klein-Rogge dont l'obscure composition domine toute le film comme une araignée s'agrippe à sa toile.

L. D.



Non, ce n'est pas, hélas! le groom de *Cinéma*. C'est Marion Davis, et nous vous laissons le soin de trouver le qualificatif approprié à cette nouvelle transformation.

**L**a présentation du *Patriote* met à nouveau en pleine lumière les noms — déjà illustres — de deux artisans remarquables du « 7<sup>e</sup> art », l'acteur Emil Jannings, le réalisateur Ernst Lubitsch. Il est bon de retracer à ce propos — très sommairement — leur carrière.

Jannings est né en 1888 à Brooklyn, de parents allemands. A l'âge de trois ans, il vint en Allemagne. Il habita Goerlitz, puis Leipzig. En 1906, il s'échappa de la maison paternelle, se fit mousse sur un paquebot de la « Norddeutscher-Lloyd ». En 1908, il débuta comme acteur de théâtre. Il entra au théâtre Max Reinhardt en 1912. C'est en 1912 aussi qu'il parut pour la première fois dans un film, aux côtés d'Erna Morena. Le metteur en scène le trouva laid et lourd. Il renonça provisoirement au cinéma. Il n'en refit qu'en 1916, en tournant un film qui eut beaucoup de succès. *Wenn drei das selbe machen* (Lorsque trois hommes font la même chose) Il n'a plus cessé, depuis 1916, de tourner. En 1926 il est venu s'installer à Hollywood. Ses principaux films sont : *Samuray, La Dubarry, Anne de Boleyn, Danton, La Femme du Pharaon, Pierre le Grand, Figures de cire, Tout pour l'or, Nju, Faust, Tartuffe, Variétés, Quand la chair succombe, Crépuscule de Gloire*.

Ernst Lubitsch est né à Breslau, il y a une quarantaine d'années. Il est Juif. Il fit ses études à l'« Oberrealschule » de Breslau et à la Faculté de Droit de Berlin. Acteur et metteur en scène d'un théâtre viennois en 1911, il se fit remarquer par Reinhardt. Il devint le plus intime collaborateur de Reinhardt au *Deutsches Theater*. Il vint au cinéma — comme acteur comique — vers 1915. Son premier grand film *Austerrprinzessin* (*La Princesse aux huîtres*), date de janvier 1918. Il y jouait lui-même aux côtés de Pola Negri. Il mit ensuite en scène *Samuray, La Dubarry, Anne de Boleyn, La Femme du Pharaon*.

Il partit pour l'Amérique fin 1922. Il y tourna l'abord *Rosita* avec Mary Pickford. Puis, pour Warner Bros, *Comédiennes* (avec Menjou), *L'Eventail de Lady Windermere* (d'après Wilde), *So this is Paris* (d'après Meilac et Halévy); pour Paramount, *Paradis défilé* (avec Pola Negri); pour la Metro-Goldwyn,



Lubitsch signe un contrat avec Mary Pickford sous l'œil scrutateur de Mrs. Charlotte Pickford mère.



Jannings, dans le jardin de sa villa, à Hollywood.

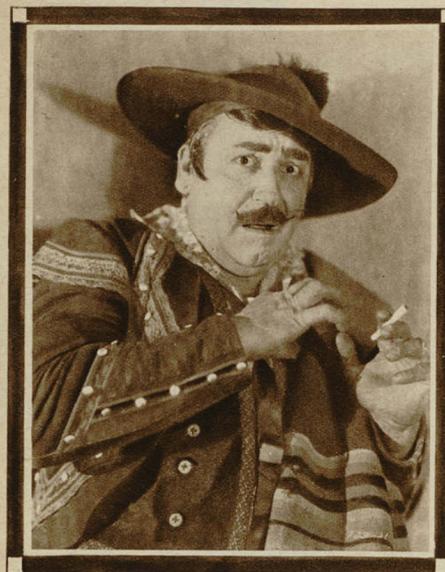
## Jannings et Lubitsch

Alt Heidelberg (*Vieil Heidelberg*), avec Ramon Novarro et Jean Herschot.

Lubitsch a créé en Amérique un style cinématographique dont il doit vraisemblablement l'idée initiale à Chaplin. Ce style consiste à faire jouer les objets, à rendre les états d'âme explicites au moyen de détails, à traduire visuellement la psychologie la plus subtile. Le style de Lubitsch a trouvé de nombreux imitateurs : Clarence Brown, d'Abbaïe d'Arrast, etc. Pourtant, Lubitsch reste inimitable : personne ne sait comme lui monter les films et animer les acteurs.

Lubitsch et Jannings se connaissent depuis 1912 ou 1913. En 1914, ils faillirent même se battre en duel à cause d'une actrice du Théâtre Reinhardt.

M.



Noah Berry

**C**'EST avec le mensonge que l'on obtient la vérité, en art.

L'artificiel qui donne l'image du réel est plus vrai que la réalité.

L'acteur de composition imitant les traits du personnage voulu, celui-ci existe plus réellement peut-être que s'il était lui-même.

Le masque porte avec lui la puissance de sa persuasion. Il s'agit moins d'être que de donner une impression d'existence. Forcer cette impression, tout l'art de l'acteur est là.

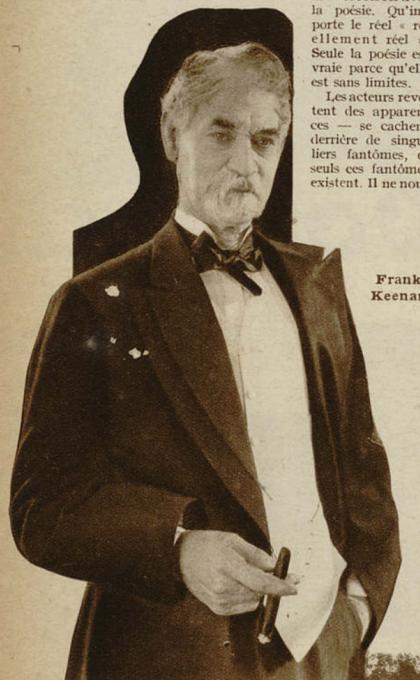
L'art comme le verbe, s'est établi au bord du mensonge et mire la vérité dans un reflet plus beau.

Le réalisme n'a jamais été qu'une apparence de réel. Sans illusion il n'est plus qu'un fruit sec, dénué de poésie, dénué de vérité.

La vérité et l'illusion sont peut-être bien deux apparences ou deux formes d'une même chose. N'essayons point de chirurgie dangereuse. Ne cherchons point leur ligne de séparation. Nous y risquerions nos espérances.

Recréer, tout est là — et recréer avec la poésie. Qu'importe le réel « réellement réel » ! Seule la poésie est vraie parce qu'elle est sans limites.

Les acteurs revêtent des apparences — se cachent derrière de singuliers fantômes, et seuls ces fantômes existent. Il ne nous



Frank Keenan

## Rôles de composition

appartient pas de savoir qu'ils respirent de leur souffle. Le principal est qu'ils respirent.

Je dis « acteurs de composition » ceux qui oublient leurs gestes pour le geste d'un héros, ceux qui oublient leur « moi » quelque part en coulisse pour devenir ce héros et n'être plus que lui.

Les autres traversent mille aventures, mille films, mille sujets, mais restent semblables à eux-mêmes. Soit que l'aventure se modèle sur leurs pas, se greffe autour de leurs actions; soit qu'ils ne servent qu'à combler certains rôles qui n'appartiennent qu'à eux, ils demeurent hors de la composition proprement dite.

Je citerai pour exemple cette phrase de Jean Epstein qui, applicable à tous, l'est davantage à l'acteur de composition : « Transparent comme un aquarium, l'acteur est parfait s'il se supprime pour laisser voir l'incarnation. »

Je n'ose prendre Chaplin pour modèle. Il dépasse les genres; il est plus et moins à la fois.

Il représente un type. C'est « Charlot » que nous revoyons sans cesse. Mais il est bien davantage encore, car ce n'est pas seulement Charlot que nous suivons en mille aventures.

L'acteur de composition ne se soucie pas de représenter un type. Au contraire, il s'en évade. Il s'efforce d'être chaque fois différent, d'être chaque fois un être particulier. Un entre mille, et celui-là seulement.

Un « type », c'est peut-être — c'est certainement — Menjou : l'homme élégant, le viveur subtil, raffiné, ironique et bon garçon qui traîne son sourire et son humeur à travers quantité d'aventures.

Or Chaplin ne saurait être acteur de composition. Il demeure, il reste « Charlot ». Il n'est pas cependant une particularité, un type d'homme défini et classé dont le fond unique reste toujours attaché à la forme interchangeable. Il n'est pas un homme — mais *L'Homme*, *L'Homme éternel*, reflet de l'humanité entière et qui se cache sous une apparence identique, garde inlassablement les mêmes petites moustaches, les godillots trop grands et les gestes timides.

Il est sous l'apparence du particulier, tout ce que l'homme peut contenir de plus universel, de plus généreux, de plus humain.

Il donne un sens toutefois, une orientation à cette humanité. Il la cristallise à travers la souffrance, le désespoir et la joie, ratée, impuisante, douloureuse, succombant sous le poids des coalitions adverses, luttant mais demeurant toujours vaincue. Il est le pessimisme noir, tragique, immense, qui s'afflige derrière un sourire, qui s'en fiche après tout, rit peut-être pour ne pas pleurer, et reste quand même amoureux de l'optimisme qui l'éclabousse et le batte.

Il dépasse tous les autres, masques, visages, types ou héros. Il est l'homme même : *Ecco Homo*.

Et qu'il soit ce que l'on veut, grand ou petit, clown, pèlerin, chercheur d'or, policeman, machiniste, marquis, papa, mitron, fou, garde-malade, portier, marié, danseur, journaliste, content de lui, boxeur, briseur de crânes, mannequin, évadé, chef de rayon, déménageur, en bombe, usurier, noctambule, pompier, rival d'amour, solat, vagabond, musicien, patineur, voyageur, émigrant ou amoureux, il est, Charlot, ce que l'homme garde d'identique en tout cela.

Il est le cœur. Les autres ne sont que des visages.

Mais parmi ceux-ci, combien de masques inquiétants torturés, crispés par la douleur de leur rôle.

C'est Jannings dont l'immense stature s'impose en premier lieu. Acteur de composition, il l'est dans toute l'acception du mot, il l'est intégralement jusqu'à la perfection. Ce très grand bonhomme réunit merveilleusement toutes les qualités indispensables au vrai comédien, la sincérité et le talent, l'intelligence et la sensibilité. Plein de vigueur et de joie comme notre grand Lucien Guitry, il débordait d'humanité, de puissance, d'émotion. Il laisse comme une plaie douloureuse le souvenir d'un sourire tragique, d'un sanglot contenu, d'un visage labouré d'angoisse ou torturé

de remords, et si vrai, si humain, que toute idée d'art ou de perfection disparaît derrière la simplicité de son regard, derrière la vérité de ses actes.

C'est Lon Chaney, l'homme aux cent visages, l'homme protégé, capable de se transformer à plaisir. Il est le masque mobile par excellence. Depuis le cul-de-jatte de *Satan*, au manchot de *L'Inconnu*, au borgne de *La Route de Mandalay*, au vieillard de *La Tour des Mensonges*, il est l'acteur de composition au sens théâtral du mot. Cependant, malgré sa science prodigieuse du maquillage, il n'a ni la force ni la puissance intérieure de Jannings. Il n'est qu'un masque, un grand acteur certes, mais plus extérieur, plus apparent que profond.

Parmi les autres, nous trouvons Werner Krauss, un peu épais, lourd quelquefois et quelquefois magistral. Les frères Beery, Noah et Wallace, celui-ci surtout, dont les compositions antipathiques les classeraient plutôt parmi les « types » caractérisés mais dont il faut louer la science et l'habileté.

Ce sont encore H.-B. Warner, le Christ du *Roi des Rois*, Gregory Chamara, le Christ de *Inri*, Rudolph Klein-Rogge, *Cavalier de Pierre*, *Docteur Mabuse* ou Attila (*Les Niebelungen*), Paul Wegener, Ernst Torrence, Tully Marshall, Frank Keenan, qui ne tourne plus, Théodore Roberts, décédé récemment et un nouveau venu à l'écran, le chinois So-Jin, remarqué dans *La Route de Mandalay* et *Le Perroquet chinois*, capable bientôt de rivaliser avec Lon Chaney.

En France, notre grand acteur de composition, c'est évidemment Van Daele. Il n'a jamais été employé comme il le mérite. Il est notre plus grand acteur, et, sauf rares exceptions, n'a jamais été la vedette qu'il devrait être, et qu'il peut être absolument.

Jean MITRY.

Wallace Beery



Lon Chaney



Lulu, veuve et meurtrière, devant le tribunal.

**Le grand film réalisé par G.-W. Pabst, La Boîte de Pandore, a été présenté à Berlin avec un succès considérable. Dans cette production, Louise Brooks, artiste d'un tempérament si varié, a fait une création tout à fait remarquable, aux dires de notre correspondant. Nous donnons ci-dessous, le résumé de ses impressions à la suite de la représentation qui eut lieu au Gloria-Palace de Berlin.**

**I**l n'y a pas d'autre mot : ce fut une première sensationnelle, le Tout-Berlin intellectuel : écrivains, artistes, personnalités du cinéma, s'étaient donné rendez-vous dans le bel établissement de la Ufa, au Gloria-Palace. Car on y donnait la première représentation d'un film attendu depuis longtemps, du fameux réalisateur G.-W. Pabst : *La Boîte de Pandore*.

La pièce de théâtre du même nom, du célèbre auteur dramatique Frank Wedekind avait obtenu un tel succès lorsqu'elle avait pu être représentée après une longue bataille avec la censure, qu'un metteur en scène aussi averti et aussi talentueux que Pabst devait avoir le souci d'obtenir un résultat équivalent. On peut dire qu'il a réussi ; ce fut un grand succès et tout le long de la présentation, les applaudissements augmentèrent d'intensité ; finalement, comme il est de mode en Allemagne, le metteur en scène et ses interprètes, appelés et rappelés, durent revenir cinq fois.

Nous avons déjà dit à nos lecteurs quelles difficultés le metteur en scène avait rencontrées pour l'attribution du premier rôle féminin ; des centaines de jeunes femmes furent convoquées... inutilement. Pendant plusieurs mois les recherches se poursuivirent jusqu'à ce qu'on se fut décidé à appeler Louise Brooks, d'Hollywood. "Lulu", tel est le nom de la vedette dans *La Boîte de Pandore* et son histoire est une paraphrase de la légende d'Adam et Eve : Lulu, ce n'est pas une « vamp » mais plutôt une enfant ballotée, entre le bien et le mal. Lulu a à se défendre des hommes qui la poursuivent



# La boîte de Pandore

et, comme notre mère Eve, elle doit subir des tentations... Dans le scénario, elle est l'amie du docteur Schoen, homme puissant, propriétaire d'un grand journal. Une belle carrière s'ouvre devant lui et il veut encore davantage assurer sa situation par un mariage avec la fille d'un ministre. Par la force, il veut se séparer de Lulu qu'il a connue jadis vendant des fleurs dans les rues mais il a à compter avec elle. Lors de la première d'une revue que le beau-fils du docteur Schoen a écrite, Lulu provoque un scandale et compromet Schoen pour l'obliger à l'épouser. Elle a gardé de son passage dans les bas-fonds des relations avec deux hommes, Rodriguo, un athlète d'une force colossale, et Schigolch, un mendiant original. Je ne vous raconterai pas comment se déroule l'action, comportant un meurtre mystérieux qui a pour conséquence d'envoyer Lulu en prison. Mais elle prend la fuite avec le beau-fils du mort. Ensuite, elle tombe aux mains d'un maître-chanteur et les catastrophes se précipitent...

C'est à Londres que se déroule le dernier acte de la tragédie. Un brouillard épais couvre la ville, Lulu, comme dans le drame de Wedekind, tombe sous le couteau de Jack, et l'assassin disparaît dans la brume...

Le jeu des acteurs est absolument remarquable et l'on y reconnaît la maîtrise du metteur en scène. Louise Brooks a fait du personnage de Lulu une création vraiment sensationnelle. G.-W. Pabst, grâce à sa connaissance de l'anglais, a pu rester en contact étroit avec son interprète et il n'a pas tari d'éloges à son égard :

— Je n'ai jamais rencontré, dit-il, une artiste d'un talent si sincère, possédant un tempérament d'une si infinie sensibilité. Attribue d'exemple, lorsqu'elle avait à donner une scène de larmes, j'étais obligé de la modérer, car son désespoir durait parfois très longtemps. Lorsqu'elle pourra maîtriser un peu son tempérament, nous obtiendrons d'elle des choses extraordinaires, c'est une artiste au sens européen du mot, qui n'a aucun des défauts reconnus généralement chez les Américains. J'espère que ce ne sera pas mon dernier film avec elle...

Il serait injuste de ne pas faire mention des autres interprètes : Alice Roberte, Kraftt Raschig, Karl Goetz, Franz Lederer, qui a incarné de façon tout à fait intéressante le rôle du jeune écrivain Alva. Enfin Fritz Kortner qui tient le rôle du docteur Schoen et Gustave Diessl, qui est une découverte de G.-W. Pabst.

*La Boîte de Pandore* est un film qui fera une grande impression sur tous les amis du cinéma.  
P. FALKENBERG.



Lulu s'échappe des bras du Docteur Schoen.



Rodrigue se précipite sur le Docteur Schoen.



Avant la nuit de noces.



Fritz Kortner (Docteur Schoen).



Quelle force ! dit Lulu en tâtant le biceps de Rodrigue (Kraftt Raschig).



Geschurtz (Alice Roberte) essaie vainement de défendre Lulu devant les juges.



Et, parce que tu es fiancé, tu ne veux plus m'embrasser ? dit Lulu au Docteur Schoen.



Lulu, étoile de revue.



Non, ce n'est pas une vision de tremblement de terre, nul cyclone n'a passé là ! C'est tout simplement un « plan » d'une jeune personne qui lit un journal. La prise de vue a jeté à ses pieds quatre opérateurs consciencieux, tandis que le metteur en scène, dont on devine le geste, règle les derniers détails... Et voilà cinq à six mètres de film qui ont peut-être exigé une demi-journée de travail.

## Impressions sur le Film sonore

APRÈS les discussions savantes sur cette invention nouvelle, le film sonore, qui révolutionne depuis quelques mois, avec une violence et une rapidité de cyclone, les écrans du monde entier, après les enquêtes, les polémiques sur ses rapports avec le théâtre, il convient de se placer à un point de vue beaucoup plus simple, le premier, celui de ce qu'il est devenu d'appeler le gros public. Et en particulier, je voudrais noter en toute franchise les impressions d'un profane. Ce n'est pas seulement un sujet de curiosité, si l'on considère l'extension considérable que prend cette découverte; il suffit de jeter un coup d'œil sur l'activité des innombrables studios américains, qui entreprennent avec fièvre la réalisation de films sonores ou parlants. Que peut être la réaction du public devant cette nouveauté?

Je veux d'abord avouer qu'à priori j'étais parfaitement opposé à cet aspect du cinéma, parce que, pour moi comme pour la plupart des gens, il y avait là une sorte de sacrilège, parce que la formule « Art muet » me revenait constamment à l'esprit. Je ne sortais pas de là.

Conquis maintenant par le film sonore, je ne veux pas cependant en tenter une défense trop partielle parce que j'estime qu'il ne doit constituer pour l'avenir qu'un aspect du cinéma, auprès duquel les films muets continueront à avoir leur faveur.

Bien que je fusse prévenu avant que l'obscurité ne se fit dans la salle, mon étonnement fut sans bornes. Pour qui a l'habitude du cinéma, cet étonnement est forcément accompagné d'une certaine déception. Quoi qu'on en pense, on n'est pas du tout transporté en pleine réalité. Ah! mais non! Voilà qu'il faut tout écouter en même temps que voir, tandis que d'ordinaire la musique ne sert qu'à combler un vide qui serait trop pénible. Jean Goddard, il y a quelques années, proposait même de remplacer l'orchestre par un ronronnement de ventilateur afin que les sens de l'ouïe ne distraie jamais l'esprit au dépens de celui de la vue, nous en sommes loin, ma foi!

C'est ici que l'intelligence doit intervenir pour régler l'habitude. Comment peut-on, en effet, concevoir direc-

tement qu'un bruit réel émane d'une image à deux dimensions, projetée sur un écran dont on sait très bien qu'il existe? Il faut que l'esprit s'adapte, et ce n'est pas au bout de la première séance qu'il y ait parvenu complètement. J'ai parfaitement senti cette particularité, par ce fait que, lorsque pour la première fois j'assistais à un film sonore, j'étais placé assez près de l'écran et un peu de côté, de sorte que les images étaient légèrement déformées. Imaginez-vous, « dans la vie », une voie issue de la bouche d'un personnage en surface et de guingois.

Mais, me direz-vous, un écran n'est pas fait pour être vu sous un angle anormal. A cela je répondrai d'abord qu'il ne peut être question d'un tel principe dans l'industrie cinématographique; on sait trop bien comment sont construites la plupart des salles de spectacle; ensuite, que, même vu de face, un écran ne présente pas les particularités de la vie réelle; si l'on en a l'illusion, c'est que l'œil adapté reconstruit l'image; emmenez un cinéma quelqu'un qui n'y est jamais allé, il s'en trouve encore, vous verrez ce qu'il vous dira.

Un genre de films sonores qui sera, je l'espère, mis à profit, et pousse le plus loin possible, ce sont les films d'attractions, grâce auxquels le monde entier pourra connaître les grands artistes du music-hall, et pour ne citer qu'un exemple, l'admirable Yvonne George dont la voix ne prend sa juste valeur qu'accompagnée des gestes et des expressions du visage.

C'est sur une attraction de cet ordre que s'est exercée, en premier lieu, la Censure de mon esprit: la voix d'un chanteur nègre parvenait en parfait synchronisme avec le mouvement des lèvres épaisses découvrant des dents éclatantes. La désorientation dont je parlais plus haut m'empêchait de goûter comme je l'aurais voulu le spectacle qui m'était offert; malgré moi, j'essayais continuellement de prendre ce synchronisme en défaut, ou vain d'ailleurs; est-ce que les lèvres ne s'ouvraient pas en retard, après l'émission de la voix? Mais non. Ou le contraire? Cet état était très sensible et fatigant.

Quelques jours plus tard, je suis retourné voir le même programme: j'étais cette fois, acclimaté, et plus rien ne vint soulever l'émotion.

Il est bien évident que là aussi, une éducation est nécessaire, et le public saura lui-même se la faire, à condition qu'il ne se laisse pas décourager par l'absolue nouveauté de ses sensations. Maurice HENRY.

## En trois mètres

TOURNANT *Ombres Blanches* à Tahiti, Raquel Torrès avait appris, des ingénieurs, une chanson. Van Dyke, metteur en scène, l'engagea vivement à n'en jamais demander la traduction.

Un cheminier sur une route. Un clou s'échappe de son soulier. Un pneu éclate sur le clou. Un roi, dans l'auto, est tué. C'est un scénario.

L'autre jour, Sydney Jarvis jouait le rôle d'un assassin dans un film Norma Shearer. Le lendemain, le même acteur interprétait le rôle de saint Pierre... *Dieu a eu pitié de lui.*

Alf. Goulding, metteur en scène, a inventé une corne d'auto qui émet un gros rire parfaitement humain. Buster Keaton suggère qu'on en munisse le public lorsqu'il sera fatigué de rire de ses acrobaties.

Ramon Novarro acheta à Tahiti (où il tournait dans un nouveau film) un crocodile de 10 centimètres de long. L'acteur croit pouvoir lui prodiguer son affection jusqu'à ce qu'il atteigne une longueur d'un mètre. Après quoi, il usera de... discrétion.

Un canari dans un studio d'Hollywood. C'est un acteur-chanteur de film parlant, mais il refuse de chanter aux lumières! Colère de Roland West, metteur en scène, mais rien à faire...

King Vidor, lorsqu'il tourne un film d'époque, revêt le costume d'ivoire. Film de guerre: soldat. Film de mer: marin. *Allah!*, film nègre, va-t-il l'obliger à se noircir la peau?

Le mariage de Dolores Costello et de John Barrymore suggère à Warner Bros l'idée de rééditer *Le Roman d'une Nonne*... Drôle d'idée!

Qu'est devenu le Dr Wittig, bon chirurgien-dentiste, père de la regretée Claude France? *La Griffe* assure qu'un marbrier de Billancourt serait heureux de le voir.

Fritz Lang envoie une femme dans la lune. Le talentueux réalisateur n'est pas bête. Le TRIMÈTRE.

## Les projets d'un jeune premier

EST-CE l'Orient? le Moyen Age?... L'ocre lumineux des murs, les lourdes tentures bariolées, les coussins de cuir évoqueraient suffisamment le palais de quelque puissant chef arabe, si une longue table flanquée d'étroites banquettes, une armoire haute, des fers forgés ne rappelaient le château médiéval et sévère de la blonde Mélisande... Point, cependant; je suis chez Jacques Catelain, interprète et metteur en scène.

Grand, mince, la tête droite, le sourire charmant, presque enfantin, (mais est-il bien nécessaire de rappeler son portrait?) voici Tristan lui-même qui paraît dans l'encadrement de la porte.

— Entrez, me dit-il. Et je reste une seconde saisie d'admiration devant la décoration raffinée de cette seconde pièce. C'est une symphonie de rose et de bleu: les murs, du ton dit Nattier, s'allient à la teinte pétale de rose France des rideaux, un divan argent orné de coussins bleus et roses, des éclairages dissimulés dans les boiseries, des candélabres d'argent aux bougies bleues, l'azur naïf des opalines et, pour compléter cette harmonie de primitif, un Marie Laurencin dans un cadre d'argent, tout est enchantement. Quelques meubles sobres prouvent une fois de plus l'heureuse alliance de l'ancien et du moderne.

Je ne m'attarde pas à complimenter notre artiste sur son intérieur décoré d'après ses maquettes. Ne suis-je pas venue pour lui demander ses projets? Allons, M. Jacques Catelain, subissez sans trop d'impatience les supplices renouvelés de l'interview.

— Votre prochain film?  
— *Nuits de Prince*, de Kessel, par Marcel L'Herbier, avec Gina Manès. Après, ce sera sans doute *L'Enfant de l'Amour*, de Bataille. Mais puisque vous semblez décidée à m'arracher secrets et confidences, je vais vous avouer que de plus en plus la mise en scène m'attire.

— Vous pourriez difficilement vous soustraire aux engagements qui vous harcèleront de toutes parts.

— Peut-être... Mais si vous saviez comme j'ai hâte de créer moi-même de l'ambiance et de reprendre mon rôle d'animateur de l'écran. Je suis vraiment las d'interpréter des rôles de jeune premier à l'eau de rose, tandis que je rêve de grandes réalisations comme *L'Aiglon*, *La Vie de Shelley*, *Le Portrait de Dorian Gray*, *La Porte étroite*...

— C'est être éclectique avec bonheur!  
— Voici pourquoi, ne pouvant actuellement réaliser mes rêves, je suis de plus en plus tenté

par la mise en scène et de moins en moins par l'interprétation. Je n'en suis pas à mes essais, puisque j'ai déjà donné *Le Marchand de plaisirs* et *La Galerie des monstres* dans lesquels je tournais également.

— Votre conception du cinéma idéal?  
— Le cinéma idéal, à mon avis, est de faire de bons films, des films qui aillent de l'avant sans trop se soucier du goût momentané de la foule... ou plutôt de ses exploitants, car c'est de là que vient toute routine. Le public est bien plus évolué qu'on ne se l'imagine. Il se forme très vite, parfois à son insu, presque toujours sans que nous nous en doutions nous-mêmes. Pourtant, l'on refuse obstinément les scénarios dits *psychologiques* de peur de lui déplaire. Le public! Mais n'est-il pas le premier à ratifier les grandes inventions? Chaque intérieur ne s'est-il pas emparé de la T. S. F.? Et ne voyons-nous pas, cette année, les *Indépendants*, qui furent des années durant presque mis à l'index par la bourgeoisie de l'Art, entrer fièrement au Grand Palais?... Remarquez bien, d'ailleurs, que chaque fois qu'une superproduction du genre dit: *pas pour le public* perce les voiles sous lesquels on la veut faire disparaître, elle obtient un succès immense!

— L'Amérique, qui sait ingénieusement nous enlever nos gloires de l'écran, ne vous a-t-elle jamais tenté?  
— Non, je refuse tout accord parce qu'il s'agit d'engagements pour une durée de quatre ans et que je ne veux pas quitter si longtemps ma mère.

— *Cinéma* peut-il vous aider à former un souhait?  
— Certes: traduisez, je vous prie, mon étonnement très sincère en voyant qu'une grande artiste comme *Eve Francis* reste longtemps sans tourner. C'est là gaspiller dans l'oubli un des plus beaux tempéraments artistiques qui soient. La même loi qui me condamne aux rôles de jeune premier sacré veut pour les femmes des ingénues bouclées aux allures d'enfants. Une Eve Francis vaut mieux que cela. Elle mérite la gloire! Ce serait notre Asta Nielsen...

— Et maintenant, dis-je en riant, vous doutez-vous bien que j'attends, en grillant d'impatience...  
— ... Quoi donc? demande Jacques Catelain avec curiosité.  
— Mais une indiscretion! L'indiscretion traditionnelle sans laquelle une bonne interview ne saurait exister.  
A mon sourire inquisiteur répond un sourire énigmatique:



Les bonnes fées devaient être en nombre au berceau de ce jeune homme qui, d'un physique agréable, voit déjà lui sourire la célébrité... Il n'en est pas grisé, car il possède, par surcroît, de l'esprit.



ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

— Soit! Eh bien, annoncez à vos lecteurs que j'ai un très vaste projet, dit-il en rêvant, oui, un projet qu'ils connaîtront peut-être bientôt si... Mais qu'allais-je faire là! Ignorez-vous donc que je suis terriblement superstitieux?... Tout ceci n'est encore qu'une idée et...

Une sonnerie l'interrompt. La jeune secrétaire aux longs yeux hindous est là qui murmure une phrase. Résigné, Jacques Catelain se lève :

— Vous permettez? Et, très gosse soudain :  
— Tenez! Voilà, oui voilà ce qu'il faut que vous disiez : c'est que l'emploi de jeune premier n'est pas une sinécure! Rentrez-t-on chez soi? Pas de détente possible! Loin des sunlights, vous êtes encore une proie facile grâce à ce bureau : le téléphone!

Et Jacques Catelain, qui est bien l'artiste le plus simple et le plus modeste qui soit, disparaît derrière la lourde tenture sans vouloir m'en dire davantage. Alors, étonnée, j'interroge la jeune fille aux longs yeux :

— M. Catelain a donc des tourmenteurs?  
— Non pas! Mais... des admiratrices!

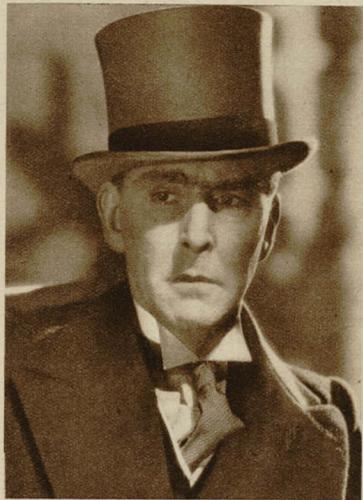
Myriam AGHON.

UN GRAND ARTISTE ANGLAIS

## Percy Marmont

Lorsque j'entrai dans la loge de M. Marmont, aux studios Stoll, je fus accueilli avec ce charmant sourire pour lequel il est célèbre et de la voix la plus mélodieuse qui n'a seulement pas la moindre pointe d'accent américain. Il était en train de se préparer à jouer un rôle de *The Silver King* et venait de se décider pour un complet des plus scyants. Bien coiffé et très chic, M. Marmont semblait bien le type du parfait gentleman anglais avec sa pipe classique.

Avant d'atteindre au grand succès dans les rôles de sacrifices émouvants pour lesquels il fut célèbre



sur les scènes américaines, il était un comédien d'opérette, bien connu en Angleterre. A la fin d'une tournée en Australie, comme il visitait New-York avec sa femme, il rencontra par hasard M. Maurice Tourneur et fut engagé pour son premier film, *Rose du Monde*. Plus tard, il connut le gros succès dans *Si l'Hiver vient* et aujourd'hui il joue beaucoup de rôles importants dans d'autres productions américaines.

L'année dernière, il tournait en Angleterre et fut la vedette de *The Lady of the Lake*, *Yellow Stockings*, *Sir or Madam* et *Introspection*. Pour lui, seul Londres existe, et après être retourné à Hollywood pour deux mois, il reviendra dans son pays natal et compte y rester pour toujours ; il aime la vie anglaise et son pays.

Par lui, j'ai connu son directeur M. Hayes Hunter, un Américain qui a vécu en Angleterre deux ans et l'aime beaucoup, et qui a récemment produit cet excellent film anglais *The Triumph of the Scarlet Pimpernel*. Je peux ajouter que M. Marmont est un des maris les plus heureux d'Hollywood.

PAT. HENRY.

Londres, 3 Mars 1929.

## Les nouveaux films Russes

Avec des moyens simples — parfois horribles, le cinéma russe frappe l'esprit du spectateur. Un cadavre, un homme disparaissant sous la neige, un revolver brandi, et voilà l'atmosphère créée. Le talent des acteurs — un regard jeté sur un homme qui verse du thé... ajoute puissamment à l'effet obtenu :

TANDIS qu'à Berlin on présente triomphalement *Tempête sur l'Asie*, tandis qu'à Londres passe avec succès *La Fin de Saint-Petersbourg*, à Paris on ne parle plus guère des films russes. Pourquoi? Parce que les pouvoirs publics jugent ces films dangereux pour l'ordre social...

Cependant, on tourne toujours en Russie. Il est vrai qu'une certaine « mécanisation » s'est malheureusement effectuée dans la production russe à la suite de déterminations gouvernementales qui semblent à l'observateur non communiste — à l'auteur de ces lignes, par exemple — un peu ridicules. On a absolument voulu en haut lieu que les cinéastes russes fassent de la besogne intégralement « léniniste » et marxiste. Or, le marxisme et le léninisme en art, ça ressemble un peu — beaucoup même — aux poèmes de feu Déroulède...

En dépit de la mécanisation, un jeune cinéaste russe, M. Solovieff, vient de produire (pour la Wutku) un film beau et vivant : *Le Bénédicte du cloître Georges*. Ce film retrace la vie d'un clown durant la révolution d'octobre. M. Henri Barbusse, qui assistait à la première, regarde ce film comme un des chefs-d'œuvre de la cinégraphie mondiale.

Avec des louts de vieux films, M. Léonide Mogilevsky vient de réaliser pour la même Wutku une curieuse « chronique historique » : *Documents de l'époque*. Pour la Wutku encore, Dovjenko a tourné *Arsenal*, un drame historique beau et fort.

A Meshrabpom-Film, Igor Ilijinsky (le « Douglas russe ») vient de tourner *La Poupée aux millions* avec la charmante Galine Kravtchenko comme partenaire. Toujours à Meshrabpom, M. Alexandre Room vient de cinégraphier une nouvelle de M. Henri Barbusse : *Le Fantôme qui ne revient pas*, et Jacques Protozanoff (qui tourna jadis en France) entreprend un grand film sur la vie de cirque *La Rencontre*, avec Ivan Moskvine (l'inoubliable acteur de *Poliouchka*) comme interprète et M. Doller comme assistant. M. B.-W. Barnett doit prochainement tourner pour Meshrabpom *Le Mexicain*, d'après une nouvelle de Jack London.

A Sovkino, on vient d'établir le programme de production pour 1929. Ce programme comprend six films sur l'édification socialiste : *La Croissance*, *Un héros de notre temps*, *L'Institutrice de campagne*, *André l'Iconographe*, *Les Sables bougent* et *L'Exploitation soviétique*; huit films sur l'action culturelle (*L'Hostilité inutile*, *Le Mensonge*, *La Première Jeune Fille*, *Le Char d'or*, *Le Collecteur*, *Les Sentiers des bêtes*, *L'Antisémitisme*); un film sur le mouvement révolutionnaire mondial : *La Fuite*; deux films sur la lutte de classe en Russie (titres non encore établis).

A Odessa, le vétéran du cinéma russe, Pierre Tchardynine va tourner *Lida*, la joueuse d'accordéon, où sera peinte la vie d'une femme échappée à la vie de famille et essayant de se frayer un passage à travers la foule. A Odessa encore, Peregouda va tourner *Looping (Mertvaïa Pellia)* un film d'aviation.

Au Caucase, deux firmes cinématographiques sont actives : Azgoskino (à Bakou) et la Centrale Cinématographique Géorgienne. A signaler particulièrement un documentaire en 800 mètres sur la *Saïte*, véritable chef-d'œuvre de photographie et de montage, ainsi qu'un grand film historique et artistique *Cinq minutes* (metteur en scène Balagin).

En Turkestan, une nouvelle Société s'est fondée, le « Turkmenfilm ». Elle vient de tourner *La Femme du Karabai*, film pittoresque et curieux.

M. G.



## Les livres

Ceux qu'intéressent toujours les rapports du roman avec le cinéma liront avec fruit la riche préface que M. Gaston Riou a mise au dernier roman de M. José Germain : *L'Etreinte des Races* (1).

M. Gaston Riou ne croit pas à la valeur profonde d'une œuvre romanesque délibérément écrite pour l'écran ou aisément transposable en film : scénario pour parade foraine, dit-il, production uniquement spectaculaire.

Il ne croit pas, non plus, qu'un scénario, même excellent, puisse exprimer toute la substance ni même le meilleur d'un roman de grande classe. C'est marquer nettement la séparation des genres et les limites de chaque art.

Cependant, M. José Germain ne cache pas que cette *Etreinte des Races* — aventure révolutionnaire d'une sorte d'Atlantide blanche — il l'a écrite en vue du cinéma et en s'inspirant de ses procédés. (Vous verrez, en le lisant, de quelle façon et dans quelle mesure.) Mais M. Gaston Riou n'y voit qu'une « réussite étonnante », exceptionnelle et qui n'est pas, en somme, à donner en exemple aux romanciers.

En écrivant *La Côte des Dieux* (2) M. Pierre Fromaie a certainement, lui aussi, pensé au cinéma. Mais il a eu, mettons la sagesse de ne mettre dans son livre que ce que le cinéma y pourrait prendre. Ainsi, le film escompté, inévitable, ne laissera point de déchet. Tout passera en images, de cette romanesque aventure. Livre à vous d'estimer que je fais à l'auteur un compliment.

Je ne sais, en revanche, à quoi pensait M. Henry Bordeaux en écrivant *Sous les pins aroles* (3). Uniquement à son récit, je pense, et à son métier dont il sait bien les ressources.

Il nous a donné récemment, ici même, son sentiment sur le Cinéma. Il redoute, en passant, dans son livre, que sa chère montagne, exploitée par le film, soit bientôt exhibée partout avec de fausses crevasses, de fausses tragédies, de faux alpinistes. Mais à Chamonix, où j'écris ces lignes, une telle crainte paraît peu fondée. On y a déjà tourné quelques documentaires qui passent en sincérité, en couleur et en dramatique les histoires romanesques les mieux agencées.

Je suppose donc que M. Henry Bordeaux n'est pas soucieux de voir son livre traduit à l'écran. La traduction en serait pourtant facile. Ce drame de la rivalité d'un père et d'un fils auprès d'une jeune fille est de ceux qu'affectionnent les cinéastes. Ils trouveraient dans le livre des tableaux, des scènes, des gestes tout faits. Je vous engage à les y rechercher vous-même. C'est un plaisant exercice.

NOËL SABORD.

(1) Editions Baudinière.  
(2) Edition Emile-Paul.  
(3) Librairie Plon.



...Entre deux scènes de *Pêcheurs d'Islande*.



... à la ville.



...Avec ses partenaires de *Waterloo*. (Ci-dessous.) Une scène de *Waterloo*, avec Charles Vanel, dans le rôle de Napoléon I<sup>er</sup>.



## Charles Vanel

Grand artiste du cinéma français.  
... Un nouveau Napoléon ...

CHARLES VANEL est né à Rennes en 1892. Comme beaucoup de vedettes françaises, il débuta par le théâtre : dès l'âge de seize ans, il commença sa carrière et joua successivement sur les scènes de Montparnasse, Grenelle, Gobelins, puis au Vaudeville, au théâtre Antoine, au Gymnase. Il fait, dans le même temps, de nombreuses tournées en France et à l'étranger et travaille son métier aux côtés d'acteurs de premier ordre, notamment Gémier et Lucien Guilly.

Ce fut par hasard que Charles Vanel essaya le cinéma en 1920. On sait la magnifique carrière qu'il y poursuivit. Parmi les artistes que l'Amérique ne nous a pas encore ravis, il est l'un des plus doués et des plus consciencieux. Charles Vanel étudie longuement ses rôles et dans chacun d'eux, il est parvenu à exprimer un caractère. Il fut cantonné tout d'abord, dans les rôles antipathiques. Ce fut, sous la direction de Robert Boudrioz, *Tempêtes* et *L'Atre*, ce beau drame de la terre, dans lequel Charles Vanel personnifiait un paysan brutal, rufesque comme ses champs. Déjà à cette époque, son jeu portait l'empreinte d'une belle puissance. Avec Mercanton, il tourne *Marika, la fille à l'ours* aux côtés de la grande Réjane. On se souvient de l'impressionnante lutte qui mettait Charles Vanel aux prises avec un ours. Le courageux artiste ne s'en tira d'ailleurs pas sans égratignures! Parmi ses premiers films, citons encore *La Maison du Mystère* avec Alex Volkoff, et *Le Vol* avec Péguy.

Enfin, Charles Vanel fut engagé par Jacques de Baroncelli, dont il devait interpréter quelques rôles fautiveux. L'excellent réalisateur sut tirer parti de son talent et lui permit de réaliser des scènes admirables : *La Flamme des rêves*, *Le Réveil*, *Nitcheo*, *Feu*, mais surtout *Pêcheur d'Islande*. Dans cette bande, tirée du roman de Pierre Loti, Charles Vanel interprétait le rôle de Yann et je ne crois pas qu'il était possible de traduire avec autant de fidélité et à la fois de personnalité, le caractère de ce matelot rêveur et sauvage. Dans ses attitudes, dans ses gestes, Charles Vanel sait mettre le détail, souvent insignifiant, mais grâce à quoi l'on sent la vérité. Sans aucun effet outrancier, il exprima les sentiments de Yann : tour à tour, farouche et tendre, rude et rêveur, il ne faiblit pas un instant. Certaines scènes, notamment celle du bal et la tempête, furent jouées avec une force que nous voyons, chez d'autres, devenir trop rapidement fausse. Il y a là une conscience d'artiste qu'il convient de signaler. Charles Vanel ne se laisse jamais déborder par son jeu. Il reste continuellement maître de lui et ses succès nous prouvent que la sincérité dans l'interprétation s'atteint à force de réflexion et de travail, et non en se laissant aller au gré de ses moyens.

Dans un rôle plus récent — celui du docteur Leclanchy, du *Passager* — Charles Vanel nous a donné une preuve nouvelle de son talent. Ce personnage lui convenait admirablement et son interprétation a sauvé ce film par instants incertain. Elle est caractéristique de la « manière » de l'artiste. Charles Vanel joue par attitudes. Il est bien rare de lui voir faire un geste des bras. Ils sont, la plupart du temps, collés au corps, ce qui permet dans le mouvement des épaules et du buste plus d'ampleur. Il suffit de voir l'artiste de dos pour sentir en lui une force. Son jeu est dur, fermé comme son regard et l'expression même de son visage, mais empreint d'une magnifique vérité et d'un tempérament vraiment personnel. Le miracle est de rencontrer soudain dans le geste lent d'une main, dans le regard voilé de rêve, l'image d'une douceur cachée. C'est par là que nous considérons *Pêcheur d'Islande* comme sa meilleure création. Le rôle du *passager* contenait aussi de belles scènes, riches de puissance intérieure. La tentative de suicide fut rendue comme il convenait. Le regard de Charles Vanel n'exprimait peut-être pas tant l'exaltation qu'une froide volonté de la mort.

Chacun des films de ce grand artiste mériterait une étude spéciale. Je me bornerai à en citer quelques-uns parmi ceux dont je n'ai pas parlé plus haut : *La Mendiant de Saint-Sulpice*, *Martyre*, *Barroco*, avec Ch. Burguet, *La Flamme*, avec René Hervil, où il jouait le rôle d'un publiciste douloureux, *Panama*, avec Malikoff, *L'Esclave blanche*, avec Augusto Génina, *Maquillage*, avec F. Basch. Il vient d'interpréter enfin, Napoléon, dans un film de Carl Grune, intitulé *Waterloo* et que Pon a présenté récemment à Munich, au Phœbus-Palast. On verra par les photos que nous publions que Charles Vanel est parvenu à donner à son personnage, la ligne, l'attitude qu'exige un rôle difficile entre tous.

Homme aussi sympathique que consciencieux artiste, Charles Vanel, entre deux films, vit à l'île des Loups, sur la Marne. Fervent de l'automobilisme, il l'est aussi du yachting, mais peut-être doit-il aux films de Baroncelli d'avoir gardé ces goûts marins? P. L.

# En potinant avec nos Lecteurs...

**JOANISSÉ.** — 1° Mais oui, Rintintin tourne fofions, cette brave vedette à quatre pattes n'est pas morte heureusement. Oui, ses films sont généralement très bien. Avec-vous vu *Rintintin chien loup*, c'était son meilleur; 2° Lillian Constantini répond aux lettres qu'elle reçoit; écrivez-lui à l'adresse suivante: Lillian Constantini, 20, avenue Junot.

**UNE ADMIRATRICE DE JAQUE CATELAIN.** — 1° Vous me demandez là des renseignements fort délicats auxquels je ne puis vous répondre, puisque Jaque Catelein lui-même n'a pu me donner les indications nécessaires. 2° Importe si votre artiste préféré est né un mardi ou un jeudi. 3° et 4° Jaque Catelein est actuellement à Paris, puisqu'il vient de commencer au studio de Billancourt l'interprétation du principal rôle de *Nuits de Prince*, que met en scène Marcel L'Herbier.

**DANS DARS.** — 1° Voici tout d'abord les adresses demandées: Jaque Catelein, 63, boulevard des Invalides; Jean Angelo, 11, boulevard du Montparnasse; Jean Murat, 20, avenue de Neuilly, à Neuilly; Luce Velez, studio United Artists, Hollywood, Californie; Harold Lloyd, aux Studios Famous Players Lasky Co., Hollywood, Cal.; 2° Charlie Chaplin parle quelques mots de français, mais il ne possède pas parfaitement notre langue. Je ne crois pas qu'il ait joué à Paris à l'Impérial; 3° Ecrivez-lui à Beverly Hills, Hollywood, Cal. Je doute fort qu'il vous réponde.

**LUCIEN ADRÉS.** — Ecrivez à Colette Jehl et à Raymond Allain en adressant vos lettres à *Cinémaglobe* qui les transmettra aux intéressés.

**RAYMOND OLIVA.** — Prenez patience, nous allons publier bientôt un article sur Dolly Davis qui vous donnera satisfaction. Merci pour votre propagande que vous faites en faveur de notre journal.

**M. H. SCANDERLEY.** — Vous pouvez écrire à Michèle Verly qui répond en général aux lettres qu'on lui adresse. Je signale aux lectrices de *Cinémaglobe* que vous seriez enchanté si vous trouviez parmi elles une correspondante.

**LE REPORTER.** — 1° Vous trouverez des renseignements sur Amy Ondra, dans un prochain numéro; 2° Voici l'adresse de Jaque Catelein: 63, boulevard des Invalides, et celle de André Roanne: 104, rue d'Amsterdam.

**LE PETIT ETUDIANT.** — 1° Je ne crois pas qu'il y ait des vedettes de cinéma originales de l'Algérie; 2° Lily Damita vient de signer un contrat de cinq ans avec la firme américaine qui l'a engagée il y a quelques mois; 3° Vous avez parfaitement raison, il n'existe pas de meilleur moyen de propagande que le film; 4° Il est regrettable que les membres de notre Gouvernement ne comprennent pas; 5° C'est Patsy Ruth Miller qui interprétait le rôle d'Esmeralda, dans le film *Notre-Dame de Paris*.

**CANDIDE MAROC.** — Je ne suis pas opticien, mais néanmoins je puis vous dire qu'au Moyen Age il existait déjà des lunettes cerclées de jone. Il n'y a donc rien d'étonnant que vous ayez vu dans *Le Passion de Jeanne d'Arc* un figurant portant des lunettes ressemblant aux lunettes qui ont revêtu célèbre Harold Lloyd; 2° Vous pouvez écrire à Brigitte Helm aux films Solar, à, rue d'Anjou, qui transmettront votre lettre. Affranchissez à fr. 50; 3° *Le Capitaine Fracasse* passera certainement au Maroc. Je ne puis vous dire exactement à quelle époque.

**R. W. ALSACE.** — Nous vous avons répondu dans un précédent courrier.

**LE GÈRE BRISÉ DU SOIR.** — Je ne crois pas que vous puissiez correspondre avec un artiste de cinéma. Ceux-ci ont fort à faire et le temps leur manque pour entreprendre une correspondance régulière et suivie.

**R. PADRE ALEXANDRE.** — Je note que vous désirez correspondre avec Bébé Morlay; envoyez-nous votre première lettre, nous la transmettrons à notre lectrice.

**CHARLOT MARSEILLE.** — Pour écrire à Dorothy Janis, vous n'avez qu'à adresser votre lettre aux studios de la Metro-Goldwyn-Mayer, à Culver City, Cal.

**JUAN LABRY.** — 1° Les artistes de cinéma ne font pas payer leur photographie, mais il est préférable que vous joignez cinq francs à chacune de vos demandes. Les photographes content cher et les artistes de cinéma, surtout les Français, ne sont pas millionnaires, contrairement à ce que vous pourriez croire; 2° Je crois que Norma Talmadge vous répondra; seulement, soyez patient.

**ROBERT FERNAY.** — La meilleure collection de romans tirés de films est celle publiée par les éditions Tallandier dans laquelle vous trouvez les adaptations tirées des principales productions. Quant à celle que vous me signalez et qui paraît trois fois par semaine sous forme d'opuscules bon marché, elle est loin d'être présentée avec goût et publiée trop souvent des romans tirés de mauvais films.

**LAURENT.** — 1° Vous m'avez demandé plusieurs adresses: les voici: Clara Bow et Greta Nissen, Studio Famous Players Lasky Hollywood, Cal.; André Roanne, 104, rue d'Amsterdam; 2° Pourquoi les actrices ne répondraient-elles pas aux lettres de leurs admirateurs? Vous êtes un original.

**BÉBÉ MORLAY.** — Veuillez nous donner votre adresse exacte.

**FERNANDA LE BOETTE PORTO.** — Je signale que vous désirez correspondre avec d'autres lecteurs de *Cinémaglobe*. Mais, pour cela, envoyez-nous votre adresse que vous avez oubliée de nous donner.

**NENA ET TOLIS CHALIKIDIS, ATHÈNES.** — Envoyez-nous quelques notes sur le cinéma en Grèce, mais réglez-les en un style plus journalistique et ne signalez que les événements présentant un intérêt général.

**CELESTINE BRUXELLES.** — Merci pour vos encouragements. Cela nous fait plaisir lorsque nous voyons des lecteurs apprécier comme vous les efforts que nous faisons. Mais si, nous publions des photos de jeunes premiers. Dans les prochains numéros de *Cinémaglobe*, vous pourrez lire des articles consacrés à Douglas Fairbanks, à Reginald Denny et à d'autres vedettes masculines; selon l'actualité, nous nous parlerons de John Barrymore, Willy Fritsch, Werner Fuetter et de vos autres favoris; 2° Votre idée est intéressante, notre rédacteur en chef l'étudie actuellement et peut être sera-t-elle mise à exécution.

**RAYMONDE CHAPPEIRO.** — Vous avez pu trouver le renseignement que vous désirez à la dernière page du numéro de *Cinémaglobe* du 21 janvier.

**HENRI COSTON.** — 1° Dolly Davis est Française et vient de tourner deux films à Berlin; elle demeure, 40, rue Philibert-Delorme et vous pouvez lui écrire à cette adresse. 2° Suzy Vernon est Française aussi, mais je ne puis vous dire si elle est mariée. Elle habite Paris. 3° Les meilleures chances que puisse tenter un jeune débutant désireux de faire du cinéma sont: 1° de rester chez lui; 2° d'abandonner l'intention de faire du cinéma; 3° de garder le métier qu'il pratique actuellement. Je vous réponds ainsi en toute franchise et c'est parce que je tiens en estime tous mes correspondants que je les déconseille de faire du cinéma. Le cinéma est très encombré, et on peut voir de grands artistes très populaires demeurer des mois sans tourner. Comment voulez-vous que réussissent des débats n'apportant rien de nouveau que leur esprit; 4° aucune firme française n'embauche les débutants. La lignature vous réserve de nombreuses déceptions, sans doute allez-vous me dire le cas du jeune Paul Guertzmann, dont notre collaborateur Pierre Lazareff a parlé dans notre numéro 18, seulement, vous connaissez la formule: « l'exception confirme la règle ».

**ADMIRATEUR DE L'HOMME AU SÉRILOTT.** — Vous avez choisi un bien carrière pseudonyme. Je vous remercie de votre admiration, mais croyez-vous que je la mérite? La sympathie de mes correspondants ne suffit, mais pour moi irai-elle jusqu'à l'admiration, ce n'est pas un exploit extraordinaire que de répondre aux mille et une demandes souvent indiscrètes et saugrenues que l'on me fait chaque semaine. Voici les renseignements que vous désirez savoir. Charles Rogers fait adresser son courrier aux studios des United Artists, à Hollywood, Cal., et n'a pas fait connaître son adresse personnelle; 2° Nous lui consacrerons un article à la sortie de son prochain film; 3° Vous désirez voir cette rubrique devenir hebdomadaire? Vous aurez satisfaction d'ici peu. Mais il ne faut pas être trop exigeant et laissez la place pour des articles. Que diraient sans cela nos collaborateurs si je prenais toute une page dans chaque numéro? A bientôt.

**SERGE.** — Je ne suis pas parent avec Jean Camera de *Ciné Miroir*, mais, bien que concurrents, nous sommes deux excellents amis.

**M. A. DE T.H. AU S.** — J'ai modifié votre pseudonyme. Les adresses que vous m'avez demandées sont les suivantes: Georges Biscot, 4, villa Etex; Albert Dieudonné, 52, rue de Lévis.

**L'HOMME AU SÉRILOTT.**

## LES VEDETTES VIENNENT A VOUS

**SUITE DE NOTRE RÉPERTOIRE DE CARTES POSTALES**  
**Prix, 11 frs les 20 (Étranger, 12 frs).**  
**Expédition contre le montant de la commande, adressée au "Service" de Librairie de Cinémaglobe**

- |   |   |
|---|---|
| Arlette Marchal, 56, 142.   | Mary Pickford, 4, 131, 322, 327.                                    |
| Mirella Marco-Viki, 516.  | Marie Prévost, 242.   |
| Percy Marmont, 265.   | Aileen Pringle, 266.  |
| L. Mathot, 15, 272, 389, 540.                                     | Lya de Putti, 470.  |
| Mansilian, 134.   |   |
| Desdemona Mazza, 489.   | Esther Ralston, 18, 350, 413.                                       |
| Ken Maynard, 150.   | Charles Ray, 79.  |
| Georges Melchior, 26.   | Irène Rich, 262.  |
| Claude Mérelle, 369.  | N. Rimsky 243, 313.   |
| Raquel Meller, 160, 165, 172, 339, 371, 517.                      | Dolores del Río, 187, 338, 550.                                     |
| Adolphe Menjou, 80, 136, 180, 281, 316, 446, 475.                 | André Roanne, 8, 141.   |
| Clara Mow, 150.   | Theodore Roberts, 165.  |
| Patsy Ruth Miller, 304, 529.                                      | Ch. de Rochefort, 158.  |
| S. Milovanoff, 114, 403.  | Gilbert Roland, 574.  |
| Gemma Missiro, 411.   | Claire Rommer, 12.  |
| Mistinguett, 175, 176.  | Germ. Rorer, 324, 497.  |
| Tom Mix, 184, 244, 508.   | W.H. Russell, 92, 247.  |
| Gaston Modot, 416.  |   |
| Colleen Moore, 178, 311, 572.                                     | Maurice Schu, 423.  |
| Owen Moore, 317.  | Séverin-Mars, 58, 59.   |
| Norman Shearer, 82, 267, 287, 333, 512, 552.                      | Norman Shearer, 82, 267, 287, 333, 512, 552.                        |
| Gabriel Signorini, 81.  |   |
| Grete Mosheim, 41.  | Milton Sills, 300.  |
| Mosjoukine, 93, 109, 171, 326, 437, 443.                          | Silvain, 83.  |
| Mosjoukine et R. de Lignoro, 387.                                 | Simon-Girard, 442.  |
| Jack Muhlall, 579.  | V. Sjöström, 416.   |
| Jean Murat, 187, 312, 524.  | Eric Von Stroheim, 280.   |
| Mac Murray, 33, 351, 369, 370, 383, 400, 432.                     | Gloria Swanson, 60, 76, 162, 321, 329, 472.                         |
| Mac Murray et John Gilbert, 369, 383.                             |   |
| Carmel Myers, 180, 372.   | Armand Taltier, 109.  |
|   | C. Talmadge, 4, 307.  |
| C. Nagel, 232, 284, 507.  | N. Talmadge, 1, 270, 500.   |
| Nita Naldi, 105, 366.   | Estelle Taylor, 388.  |
| René Navarre, 109.  | Ruth Taylor, 530.   |
| Alta Nazimova, 30, 344.   | Alice Terry, 145.   |
| Pola Negri, 100, 239, 270, 286, 306, 434, 508.                    | Malcolm Tod, 460.   |
| Greta Nissen, 283, 328, 382.                                      | Thelma Todd, 580.   |
| Rolla Norman, 140.  | Ernest Torrence, 303.   |
| Ramon Novarro, 9, 22, 32, 39, 39, 41, 51, 53, 150, 237, 439, 488. | Tramel, 404.  |
| Ivor Novello, 375.  | Glenn Tryon, 533.   |
| André Nox, 20, 57.  | Olga Tschekowa, 545, 546.   |
|   | R. Valentino, 73, 164, 260, 353, 439, 488.                          |
| Gertrude Olmsted, 520.  | Valentino et Doris Kenyon (dans <i>Monsieur Bonicre</i> ), 23, 182. |
| Engèle O'Brien, 367.  | Valentino et sa femme, 120.   |
| George O'Brien, 86, 567.  | Charles Vail, 210, 528.   |
| Amy Ondra, 537.   | Simone Vaudry, 60, 254.   |
| Sally O'Neill, 394.   | Conrad Veidt, 352.  |
|   | Luce Velez, 465.  |
| Pat et Patachon, 426.   | Suzy Vernon, 47.  |
| Patachon, 428.  |   |
| S. de Pedrelli, 155, 198.   | Claudia Victrix, 48.  |
| Baby Peggy, 235.  | Flor. Vidor, 65, 176.   |
| Ivana Petrovitch, 386, 581.                                       | Ruth Warwick, 535.  |
| Mary Phibbin, 381.  | Walter Weyher, 526, 543.  |
| Sally Phipps, 557.  | Alice White, 468.   |
|   | Pearl White, 14, 128.   |
|   | Claire Windsor, 257, 333.   |

# AU STUDIO



R. P. SANSON.

**Joinville.** — Aux *Cinémaglobes*. — Les premières scènes de *La Tentation*, d'après le roman de Charles Méry, ont été tournées cette semaine. Claudia Victrix et Lucien Dalsace, les vedettes du film, ont évolué parmi une nombreuse et élégante figuration dans un magnifique décor représentant le hall d'un grand palace.

Henry Roussel est parti pour Cannes tourner les extérieurs de *Paris-Girls* avec Suzy Vernon, Fernand Fabre, Cyril de Ramsay. Il sera de retour dans dix jours et tournera au studio son dernier décor.

Un groupe de quarante parlementaires parmi lesquels MM. A. Borrel, Le Trocquer, Pietri, Guillaumont, etc., etc., conduit par M. Delac, président de la Chambre syndicale de la cinématographie, ont visité les merveilleuses installations du studio des Cinémaglobes.

M. de Rovera, administrateur de la Star-Film, a signé avec M. Jean Sapène un accord aux termes duquel il tournera au studio de Joinville ses prochaines productions *L'Étrangère* et *La Fayette*. Ceci est le prétexte de l'union indispensable des producteurs qui permettra au cinéma français de se développer avec force et méthode.

Jacques de Baroncelli a presque terminé le montage de *La Femme et le Pantin*. Conchita de Montenegro sera la grande révélation de l'année.

René Barberis, réalisateur de *La Merveilleuse Journée*, qui sortira bientôt à Paris, découpe le scénario de *Tartarin d'Aranson*. L'interprétation de ce film sera complètement française. René Barberis a trouvé l'interprète rêvé du célèbre héros d'Alphonse Daudet.

Au studio des Réservoirs. — Jean Renoir poursuit la réalisation du *Blé*.

**A Billancourt.** — Marcel L'Herbier continue *Nuits de Prince*. Une modification a été apportée à la distribution. Alice Tissot remplace dans son rôle Catherine Fontenay retenue par un autre engagement. Rappelons, à propos du metteur en scène de ce film, qu'il y a vingt ans exactement, il tournait sa première œuvre, *Rose France*, chez Gaumont.

Henri Debain me prie d'annoncer que *La Prison de Paris*, film dont plusieurs journaux lui ont attribué la paternité, ne sortira jamais et pour cause. Plusieurs de nos confrères, à la suite d'un communiqué des Films Louis Nalpas au sujet de *Monte-Cristo*, qui sera le plus grand succès de la saison prochaine, communiqué disant qu'Henri Debain tournait aux côtés de Fescourt les scènes du cachot de Paris en ont conclu que c'était le titre d'un nouveau film. Il n'en est rien et Debain continue d'interpréter avec talent dans *Monte-Cristo* le rôle de Cadrouse.

**TOUS les cinématographistes ont le devoir d'envoyer, à l'annuaire international LE TOUT-CINÉMA les renseignements qui les concernent.**

LE TOUT-CINÉMA, en ce moment en préparation, est édité par les Publications FILMA

166, rue Montmartre - PARIS (2<sup>e</sup>)

UNE "PREMIÈRE" AU STUDIO

## Les grands prédicateurs devant la "Camera"

Les studios Gaumont ont reçu mardi et mercredi la visite d'acteurs inattendus. Pour « tourner » et « parler » devant la caméra et simultanément devant le microphone, le Père Sanson, revenu spécialement de Normandie, le Père Lhande, le Père Pinaud de la Boullaye, prédicateur actuel de Notre-Dame, et le Père dominicain Gillet avaient répondu à l'appel de l'opérateur, M. Asselin, qui tourne, pour le compte de l'Astorfilm, et sous le patronage de la C. C. C., un documentaire sur les grands prédicateurs.

Le général de Castelnau, président de la Fédération Nationale Catholique, accepta également d'être « tourné ».

Dans quelque temps, ce sera le tour de Mgr Baudrillard, de l'Académie française dès qu'il sera de retour d'Amérique.

On parle ensuite d'une deuxième série de prédicateurs. C'étaient, pour ces quatre premiers, leurs débuts au studio et ils s'accoutumèrent fort bien de la présence d'un out discrettement leur tenir le visage, et des lampes de mercurie, et de la chaire juchée sur un praticable.

Avec un vrai talent de grand artiste, ils se mirent dans l'atmosphère du décor. Le Père Sanson parla de la tuberculose; le Père Lhande de ceux qui ont la foi sans le savoir. Et ce « coup d'essai » fut vraiment un « coup de maître ».



R. P. LHANDE.

**A Franceville.** — Chez Natan. — M<sup>me</sup> Pola Negri, la vedette du *Collier de la Reine* que va réaliser Gaston Ravel en collaboration avec Tony Lekain, a fait des essais de costumes, de maquillage et d'éclairage pour l'interprétation de son rôle de la comtesse de Lamoignon. MM. Jourjon, A. Richard, Gaston Ravel, Tony Lekain, etc., étaient présents. L'excellent Bachelet opérait.

Sur un autre théâtre du même studio le metteur en scène de Casembroot, a donné le premier tour de main de la nouvelle production de la Société des films Arc dont le titre provisoire est *Les Taciturnes*, drame psychologique de trois personnages, qui se passe au bord de la mer. Dans un décor de café d'un port maritime, Jean Debilly (le Gars), attaché parmi une nombreuse figuration de marins, de femmes et de filles, joue devant la Camera de Bujard, Jean Debilly est la vedette masculine de ce film dont Michèle Verly est la vedette féminine. Jim Gérard interprète le troisième rôle, celui très important du père. Régisseur général Lagneau.

**Au Film d'Art.** — Je pénètre sans que personne ne m'arrête dans le studio absolument vide. Julien Duvivier le metteur en scène de *La vie miraculeuse de Thérèse Martin*, est absent. Les studios du Film d'Art seraient-ils devenus la maison du silence? Au Studio Gaumont. — Maurice Champreux a commencé la réalisation d'un grand film sonore *Le Poète du 6<sup>e</sup>* avec Moricet et Charles Paulais.

**A Épinay.** — *A Menchen*. — Elsa Témery, la vedette féminine de *Parce que je t'aime* réalisée par Grantham-Hayes pour l'intégral Film, a tourné une des scènes les plus dramatiques qu'elle avait à interpréter. Sa partenaire, Diana Hart, lui apprend que Claude Marchal (Nicolas Rimsky) va se suicider pour elle...

**A l'Éclair.** — On équipe le studio pour les films sonores. En effet, la Société française des films sonores *Tobis* a loué pour une période d'un an renouvelable les studios de l'Éclair.

Entre deux prises de vues de *Jeanne d'Arc*, Marco de Gastine donne des indications à Simone Genevois.

PH. CINÉMONDE

## Une scène de "Parce que je t'aime"

TIRÉ de la pièce de Ch. Lafaurie, *Parce que je t'aime* est en cours de réalisation pour Intégral-Film. Le metteur en scène Grantham-Hayes multiplie les scènes et vient de prendre des tableaux fort intéressants. Nicolas Rimsky est étonnant de vie et de naturel dans le rôle de Claude Marchal; tour à tour, il passe du rire aux larmes et l'on ne peut s'empêcher d'admirer son talent si humain. Parmi les scènes qui sont appelées à un grand succès, citons l'immense décor du club des *super-pri-mitifs* dans lequel deux cent cinquante figurants tiendront à l'aise.

Et, attraction sensationnelle, on verra là, évoluer aussi placidement qu'à Montparnasse, les silhouettes aussi familières qu'universellement connues, des peintres Van Dongen et Foujita.

A droite: M<sup>lle</sup> Temary et Nicolas Rimsky.



PH. CINÉMONDE

**MAIGRISSEZ VITE!**  
 Sans drogues - Sans régime - Sans exercices

Un résultat déjà visible le 5<sup>e</sup> jour. Écrivez confidentiellement en citant ce journal à M<sup>me</sup> COURANT, 88, boul. Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait VEU d'envoyer gratuitement recette merveilleuse facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

On a souvent maille à partir Avec ses bas, En voyant leurs mailles... partir!

Ce n'est qu'un jeu de mots certes, mais qui exprime une si cruelle vérité!... Encore un bas de ficu! C'est l'exclamation rituelle, celle qu'une femme ne peut pas ne pas prononcer dès qu'elle a entendu le petit craquement symptomatique, annonciateur d'un démaillage précoce. Pourtant!... Pourtant, il existe désormais un moyen de prolonger l'existence éphémère du bas... Un moyen — je n'en connais qu'un seul: le SAB! Le SAB est une poudre d'invention récente qui, appliquée sur le bas, l'enrobe d'une véritable pellicule protectrice et le soustrait à l'usure. Le même produit permet de faire disparaître avec le maximum d'efficacité les taches les plus rebelles sur tous les tissus de soie. Essayez-le! Vous m'en direz des nouvelles.

NICOLE.

**LE TRÉSOR DES CHEVEUX BLONDS**

Deux comprimés "L'Or de Paris" dissous dans un verre à liqueur de camomille Lalanne donnent aussitôt des cheveux délicieusement blonds. Bonnes Maisons et LALANNE, 104, faubourg Saint-Honoré.



Il semble bien qu'Anita Page excelle dans la confection des bulles de savon... Drôles de bulles de savon, en vérité, et dont la plasticité, la solidité laissent rêveurs... C'est encore un "truc" de son metteur en scène !

**REDACTION - ADMINISTRATION :**

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98  
Compte Cheques postaux Paris 1299-15.

R. C. Seine 233-237 B

*Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*

**TARIF DES ABONNEMENTS :**

<b>FRANCE</b>	<b>ETRANGER :</b>	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 10 francs ; 6 mois, 37 fr. ; 1 an, 72 fr.
<b>ET COLONIES :</b>	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. ; 6 mois, 32 fr. ; 1 an, 62 fr.	
3 mois... .. 12 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, États-Unis,	
6 mois... .. 25 fr.		
1 an... .. 45 fr.		

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 3<sup>e</sup> jeudi de chaque mois.

**LA PUBLICITE EST RECUE :**  
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)  
et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

**SERVICES ARTISTIQUES DE "CINEMONDE"**  
ETUDES PUBLICITAIRES :  
138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)